

Recherches sociographiques



Les études régionales

Guy Massicotte

Volume 26, numéro 1-2, 1985

Situation de la recherche sur le « Canada français », 1962-1984 I

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056137ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056137ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, G. (1985). Les études régionales. *Recherches sociographiques*, 26(1-2), 155-173. <https://doi.org/10.7202/056137ar>

Résumé de l'article

La problématique de la représentation spatiale des chercheurs concerne tout à la fois l'espace québécois dans l'ensemble atlantique et nord-américain et la différenciation de sous-ensembles territoriaux ainsi que l'organisation de leurs rapports à l'intérieur même de l'espace québécois. Le présent bilan porte sur les travaux, historiques principalement, qui relèvent de la seconde perspective. Sans occulter les influences des contraintes externes, les plus récentes recherches tendent à mettre l'accent sur les modèles culturels, dans un projet de réinterprétation de l'histoire du peuplement et de la mise en valeur du territoire. Une continuité est en train de se révéler entre les mouvements de colonisation qui ont façonné la Nouvelle-France, le Bas-Canada et le Québec contemporain.

LES ÉTUDES RÉGIONALES

La problématique de la représentation spatiale des chercheurs concerne tout à la fois l'espace québécois dans l'ensemble atlantique et nord-américain et la différenciation de sous-ensembles territoriaux ainsi que l'organisation de leurs rapports à l'intérieur même de l'espace québécois. Le présent bilan porte sur les travaux, historiques principalement, qui relèvent de la seconde perspective. Sans occulter les influences des contraintes externes, les plus récentes recherches tendent à mettre l'accent sur les modèles culturels, dans un projet de réinterprétation de l'histoire du peuplement et de la mise en valeur du territoire. Une continuité est en train de se révéler entre les mouvements de colonisation qui ont façonné la Nouvelle-France, le Bas-Canada et le Québec contemporain.

« Lectures spatiales »... l'expression renvoie à l'espace et à sa vision. Or, l'espace, comme le temps, son pendant, est une notion équivoque, dans la mesure où, si, d'une part, tout existe dans l'espace, de l'autre, les sociétés humaines organisent, structurent leur espace : elles se répartissent tout en se différenciant dans l'espace et assignent des fonctions et des significations spécifiques à tel ou tel territoire et aux relations qu'ils entretiennent. Quant à la vision même de l'espace, elle peut être multiple et variée, depuis celle du sens commun et de la culture populaire jusqu'à celle de l'historien, du géographe, du sociologue ou de l'économiste, en passant par celle des politiciens, technocrates, entrepreneurs ou aménagistes.

La vision de l'espace des chercheurs est celle, bien entendu, selon l'intention même de ce colloque, qui nous intéresse ici. Mais encore avons-nous dû centrer notre intérêt dans une direction particulière. D'une part, en effet, la recherche sur la spatialité peut être prospective ou rétrospective. Dans le premier cas, elle propose des justifications ou des modifications aux modèles existants, ou encore des modèles substitutifs d'organisation de l'espace, ce qui est le fait des aménagistes, notamment. Dans le second cas, elle élabore des analyses et des interprétations destinées à faire connaître et comprendre la réalité spatiale

actuelle, ainsi que les transformations qu'elle a subies dans le passé. On reconnaît là le travail des historiens, mais aussi celui de certains géographes, anthropologues ou sociologues qui se sont intéressés à ces questions. D'autre part, la problématique de la représentation spatiale de la société québécoise concerne tout à la fois l'espace québécois dans l'ensemble atlantique et nord-américain, et la différenciation des sous-ensembles territoriaux et l'organisation de leurs rapports à l'intérieur même de l'espace québécois.

Alors que le défi culturel et politique d'un Québec homogène et autodéterminé tend à occulter les solidarités continentales et atlantiques, et à postuler en quelque sorte une territorialité relativement close, les sciences humaines rappellent périodiquement l'existence de déterminations géographiques transcendantes à l'espace québécois. Au cours du dernier quart de siècle, les thèses dans ce sens n'ont pas manqué, depuis celle de Maurice Lamontagne jusqu'au récent *Espace régional et nation*.¹ Les historiens, quant à eux, ont été confrontés à ce problème dans toute son épaisseur temporelle, puisque aussi bien à l'époque de la Nouvelle-France qu'à celle de la Rébellion de 1837, l'articulation de la Vallée du Saint-Laurent et du monde atlantique interfère constamment dans notre représentation de l'histoire québécoise.²

Perçu comme isolé dans l'espace ou, à l'inverse, comme un fragment d'ensembles plus vastes qui le déterminent, le Québec est également représenté, dans une autre perspective, comme un ensemble homogène ou comme un ensemble différencié de sous-unités territoriales. Ici encore, le défi national masque des phénomènes essentiels : l'expansion territoriale qui a complètement transformé la géographie entre 1850 et 1950, et l'émergence, depuis, d'une polarisation centre/périphérie succédant à la dualité ville/campagne. À l'urbanisation du périmètre Montréal/Sherbrooke/Québec/Trois-Rivières correspond, dans le temps, le phénomène de la colonisation, et la structuration d'un espace où le centre entretient avec la périphérie des relations de dominance et de complémentarité. L'analyse de ce phénomène a beaucoup influencé les travaux des sciences humaines au cours de la dernière décennie.

Il était inévitable de centrer le rapport d'aujourd'hui sur ces études, les débats qu'elles suscitent, les enjeux qu'elles dissimulent. La place de l'espace québécois dans son environnement externe relève de toute façon d'un autre champ de préoccupations. Quant à la structuration de l'espace québécois aux périodes plus anciennes, il est un peu regrettable que l'option retenue pour le présent essai nous l'ait fait négliger, car, comme nous le verrons en conclusion,

1. Gérard BOISMENU *et al.*, *Espace régional et nation. Pour un nouveau débat sur le Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 217p.

2. Toute l'historiographie est marquée par cette bipolarité de la singularité et de l'autonomie contre l'intégration à l'ensemble colonial européen, à la civilisation atlantique, au monde nord-américain... Elle reflète en cela la culture d'où elle est issue.

une continuité est en train de se révéler entre les mouvements de colonisation qui ont façonné la Nouvelle-France, le Bas-Canada et le Québec contemporain.

Il existe une somme impressionnante de travaux scientifiques ou érudits dont l'objet est la mise en place, l'installation, d'un tissu social aux marges du cœur du foyer social québécois. Il y a, bien sûr, les monographies paroissiales et histoires locales de facture traditionnelle. Dans leur prolongement, toutefois, tirant profit des ressources scientifiques et culturelles plus abondantes maintenant disponibles dans les régions, se réalisent de plus en plus de travaux englobant une ou plusieurs régions, et dont les conclusions sont parfois généralisables à d'autres régions. Il y a ensuite les grands projets d'histoire régionale, tels ceux de l'I.Q.R.C. Il y a aussi les travaux de ceux que l'on pourrait qualifier de francs-tireurs, spécialistes universitaires qui se sont intéressés à l'une ou l'autre des régions ou localités du Québec. Il y a enfin les chercheurs qui font école ou, en tout cas, qui nourrissent le débat historiographique ou sociologique sur la nature exacte des phénomènes en cause dans les mouvements de colonisation ou de régionalisation.

Après avoir donné un aperçu pointilliste et à vol d'oiseau, puisqu'en la matière l'exhaustivité est impraticable et n'était pas, de toute façon, dans les intentions de ce colloque, nous nous attarderons plus longuement sur les thèmes et problématiques qui sont actuellement au cœur de la recherche, en essayant de dégager quelques-uns des enjeux qu'ils recouvrent.

I. LA PRODUCTION HISTORIOGRAPHIQUE

a) *La monographie traditionnelle d'histoire locale et régionale*

La rédaction de monographies paroissiales et l'élaboration de travaux d'histoire locale constituent depuis longtemps une manifestation importante de la culture populaire. Au plan quantitatif, il y a là un ensemble de textes qui défie pratiquement l'inventaire exhaustif. Disons tout d'abord qu'il existe plus de cent cinquante sociétés d'histoire locale ou régionale qui s'intéressent à l'archéologie, à l'architecture, à l'archivistique, à l'ethnologie, au folklore, à la généalogie, à l'histoire proprement dite, à la muséologie, au patrimoine, etc. Ces sociétés comptent au-delà de dix mille membres. Au moins la moitié d'entre elles sont regroupées au sein de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec, qui existe depuis le milieu des années 1960. La Fédération a tenu cette année son dix-neuvième congrès annuel. Plusieurs de ces sociétés publient des bulletins, revues ou cahiers. Une vingtaine de ces publications font l'objet d'une recension systématique dans HISCABEQ et la *R.H.A.F.*³ On trouve de tout

3. L'auteur remercie Antonio Lechasseur, animateur dévoué de la Société d'histoire régionale du Bas-Saint-Laurent, qui lui a communiqué ces informations.

dans ces publications : de l'histoire anecdotique, certes, de la généalogie, mais aussi beaucoup de travaux d'érudition qui exhument des matériaux de première main parfois extrêmement utiles à l'historien.

Quant à ce qu'il est convenu d'appeler la monographie paroissiale ou régionale, de facture traditionnelle, là aussi il y a de tout. Œuvres, la plupart du temps, de représentants de l'élite locale, elles reflètent assez fidèlement l'idéologie de ces groupes, leur vision de l'histoire, où l'énumération et la description des faits de sens commun tiennent lieu d'analyse. Il y a certes des exceptions mais, même dans leur facture la plus traditionnelle, ces monographies ne sont pas nécessairement ennuyeuses et inutiles. Elles offrent souvent des témoignages pertinents, illustratifs de la manière dont les événements et les phénomènes de l'histoire ont marqué une communauté particulière, et de la façon dont celle-ci a vécu ces processus, s'est façonné en quelque sorte une histoire originale.

En parcourant la section des comptes rendus de la *R.H.A.F.*, on trouvera mentionnées les plus intéressantes d'entre elles. On peut d'ailleurs saisir quelques traits de la conception de l'histoire des historiens à travers les comptes rendus qu'ils ont faits de ces monographies. En 1962, par exemple, Émile Chartier est assez admiratif pour l'*Histoire de Louiseville* du père Germain Lesage : « En rendant service à sa paroisse natale, l'auteur contribue par ce dense volume à la grande histoire ; ce sont ces monographies locales qui constituent la meilleure source d'approvisionnement pour les futurs historiens de notre nationalité. » Dans l'esprit de Chartier, cependant, la petite histoire supporte la grande, non seulement parce qu'elle lui fournit des faits, mais aussi parce que, confectionnée selon la même méthode, elle permet de corroborer l'idée qu'il s'en fait :

« L'évolution de la localité, de son rang de hameau à celui de la petite ville qu'elle est aujourd'hui, l'auteur nous la fait suivre par une profusion et une précision de détails [...] Avec autant de soin, le Père Lesage note le zèle des quatorze curés successifs pour le progrès spirituel de leur paroisse ou l'embellissement de ses immeubles religieux que le civisme des autorités municipales et des habitants pour la prospérité matérielle de leur cité. "En somme, l'ancienne Rivière-du-Loup-en-haut représente assez bien le type de l'habitat canadien français et le caractère de ses habitants reproduit d'assez près celui qui distingue notre race : amour du sol, esprit de famille, solidarité paroissiale, désir de progrès, même tendance processive due aux ancêtres normands." »⁴

Lionel Groulx est plus conscient des limites du genre, du moins si l'on en croit ce commentaire à propos d'un ouvrage intitulé *Horizons mauriciens* :

« Ce livre nous ouvre néanmoins plus que des horizons ; il contient des notions scientifiques et des notions historiques sur la "naissance" et le "visage" du pays du Saint-Maurice. La faune du cher pays, sa toponymie, son évolution économique nous sont exposées

4. *Revue d'histoire de l'Amérique française (R.H.A.F.)*, XV, 4, 1962 : 608-609.

en quelques chapitres que nous voudrions plus développés. Le pays du Saint-Maurice ou des Trois-Rivières compte si largement dans l'essor économique de tout le Québec. »⁵

En 1970, à l'occasion d'un compte rendu d'un ouvrage d'Honorius Provost sur Sainte-Marie-de-Beauce, Paul-André Linteau explicite la position actuelle des historiens professionnels par rapport aux monographies d'histoire locale de type traditionnel :

« L'ouvrage de l'abbé Provost s'inscrit dans une longue tradition de monographies paroissiales, illustrée par de nombreux historiens québécois, le plus souvent des ecclésiastiques. Il présente les inconvénients du genre : perspective limitée qui néglige en général de replacer les événements dans un contexte québécois ou canadien, étude très descriptive tenant plus du travail de l'archiviste que de celui de l'historien. Cependant ce type de travail, en tentant de reconstituer les petits faits de la vie quotidienne, fournit à l'historien du Québec une masse précieuse de renseignements. »

Linteau sait toutefois reconnaître une exception, en l'occurrence, celle de Provost :

« Le texte de l'abbé Provost se distingue des autres de sa catégorie par son ampleur [...] et surtout par le fait qu'à travers Sainte-Marie c'est toute une région, la Beauce québécoise, qui y est perçue. L'auteur accorde une grande importance aux aspects économiques : chemins de fer, routes, ponts, économie rurale, industrialisation. Ces sujets sont, bien sûr, abordés dans une perspective de petite histoire, mais ils n'en constituent pas moins un apport valable. »⁶

Notons, toutefois, que le rapport est le même entre la petite et la grande histoire, celui où l'une fournit à l'autre des matériaux, la différence ici étant que l'ouvrage de Provost élargit la perspective à une région et à d'autres sphères d'activités que le politique ou le religieux.

Cette façon de considérer l'histoire locale de facture traditionnelle comme une pourvoyeuse de faits pour le véritable historien est toujours en force chez les historiens actuels. En 1983, René Hardy, par exemple, écrivait au sujet de l'ouvrage de J.-A. Pellerin sur Yamachiche :

« Il s'agit plutôt d'une chronique en 47 chapitres dans lesquels l'auteur aborde autant de thèmes distincts. Il emprunte sa documentation, le plus souvent textuellement, à tous ceux qui l'ont devancé, y ajoutant le résultat de ses enquêtes personnelles [...] Le récit est trop bavard, mais riche d'informations diverses qu'il faudra maintenant questionner pour donner prise à des analyses. »⁷

S'il y a continuité dans une certaine pratique de l'histoire locale, paroissiale ou régionale, et dans la façon dont elle est perçue par les historiens,

5. *R.H.A.F.*, XVI, 4, 1963 : 603.

6. *R.H.A.F.*, XXIV, 2, 1970 : 437-438 ; p.437. On trouvera une position analogue à celle de Linteau sous la plume de Benoît BERNIER, qui commente ainsi une monographie paroissiale : « Travail d'antiquaire qui réveille les morts, il est vrai, mais qui met aussi à la disposition de l'historien une masse considérable de documents. » *R.H.A.F.*, XXV, 3, 1971 : 424-425 ; p.424.

7. *R.H.A.F.*, XXXVI, 4, 1983 : 598-599 ; p.599.

tout au moins depuis Groulx et surtout ceux de la génération suivante, il y a aussi apparition d'une nouvelle conception, ou tout au moins d'une nouvelle pratique de l'histoire régionale à partir des années 1970.

b) *L'histoire régionale : les nouvelles infrastructures*

La monographie paroissiale traditionnelle appliquait en réalité à des collectivités locales des schèmes de représentation historique analogues à ceux que les « historiens nationaux » utilisaient pour raconter l'histoire du Québec et du Canada. La restructuration de la conception de l'histoire générale, amorcée pendant la décennie 1960, était destinée, avec un décalage représentant le retard même de l'évolution des structures régionales, à gagner la représentation historique des sous-ensembles territoriaux du Québec. À mesure que les régions s'équipaient en structures éducatives et culturelles, que l'on y voyait naître la professionnalisation du travail de recherche historique, à mesure aussi que la conscience de soi s'organisait dans des cadres plus économiques et sociaux que religieux ou paroissiaux, une nouvelle histoire régionale allait apparaître.

Il s'agit là d'une évolution complexe. Elle s'enracine dans la crise vécue au sein des régions elles-mêmes quand s'éteint, à la fin des années 1940, le mouvement de colonisation qui les avait fait naître et qu'à travers la crise qui les menace, elles se cherchent et se définissent de nouvelles identités et de nouvelles vocations.⁸ Mais cette évolution s'enracine aussi dans la volonté québécoise, surtout de l'État québécois, qui se constitue pendant cette période, de s'approprier l'ensemble du territoire par des politiques de planification, d'aménagement et de développement régional. L'exemple le plus connu, véritable archétype de ces entreprises de planification du développement régional, est certes le B.A.E.Q., dans son ambiguïté même d'ailleurs, puisqu'il fut tout autant l'instrument d'une préoccupation sincère pour les régions et d'une expression authentique de régionalisme qu'une entreprise de récupération politique et bureaucratique stérile. Parmi les aspects positifs, le moindre ne fut pas l'amélioration des connaissances de base sur les régions. Avant même l'institution formelle du B.A.E.Q., les leaders du milieu et les chercheurs en sciences humaines s'étaient engagés dans cette voie. Dès le début des années 1960, plusieurs études sont publiées sur les régions. Dans la revue *Commerce*, par exemple, paraissent toute une série d'articles sur le Saguenay/Lac-Saint-Jean, l'Outaouais, la région de Québec...⁹ L'une d'elles, sur la région de Québec, fera dire à Louis-Edmond Hamelin, dans les *Cahiers de géographie de*

8. Guy MASSICOTTE, « Rimouski et le Bas-Saint-Laurent. Identité culturelle et développement régional », dans : *Les régions culturelles*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983 : 35-60. (*Questions de culture*, 5). Clermont DUGAS, *Les régions périphériques. Déjà au développement du Québec*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1983, xvii + 253p.

9. *Commerce*, août 1960, novembre 1960, février 1961, mars 1961...

Québec, reprenant une des suggestions des auteurs de l'étude, la nécessité « d'entreprendre des recherches fouillées en démographie et en économique afin de pouvoir mettre sur pied un plan régional d'aménagement ». ¹⁰ Déjà, la liaison de la science et du développement, qui caractérisera si bien l'effort de développement des sciences humaines dans les régions, est manifeste. ¹¹

Les professeurs de la Faculté des sciences sociales de Laval jouent un rôle essentiel dans cet essor des recherches sur les régions. D'une part, ils répondent à l'appel des leaders du milieu et assument la responsabilité de travaux qui paraissent les plus urgents. C'est ainsi que dans l'Est, dès avant la fondation du B.A.E.Q., on disposera des études de Yves Dubé et Yves Martin sur la démographie, et de Pierre Camu sur les transports. ¹² Ce n'est qu'un commencement, si l'on songe à la somme des études auxquelles donnera lieu le Plan d'aménagement lui-même. Par ailleurs, dès sa fondation, la revue *Recherches sociographiques* publie régulièrement des articles sur les recherches en cours sur les régions. Ce mouvement conduira à l'élaboration des œuvres pionnières de Dumont et Martin ¹³ et de Gérald Fortin, dont l'essentiel de la production sur le monde rural et les régions a été repris dans le recueil *La fin d'un règne*. ¹⁴

Les politiques de développement régional, auxquelles s'est associée la recherche en sciences humaines, n'ont pas toujours, tant s'en faut, donné les résultats escomptés, mais au moins ont-elles conduit à la création, à la grandeur du Québec, d'un réseau d'établissements éducatifs et culturels qui serviront de pierres d'assises à bien des entreprises de développement et, naturellement, au renouvellement de la représentation sociale et historique. Mentionnons, à cet égard, le réseau des cégeps, l'Université de Sherbrooke et les constituantes de l'Université du Québec et, plus récemment, le réseau régional des Archives

10. Louis-Edmond HAMELIN, (GRENIER et DORION, *Québec. Région démographique*, 1961), *Cahiers de géographie de Québec*, V, 10, 1961 : 295-296 ; p. 296.

11. Cette relation est souventes fois explicitée. Voir, par exemple, la conclusion de Fernand GRENIER, « L'état présent des études régionales sur le Québec », *Recherches sociographiques*, III, 1-2, 1962 : 89-101.

12. Yves DUBÉ et Yves MARTIN, « Rimouski : population et économie. Évolution et perspectives », *Recherches sociographiques*, 1, 3, 1960 : 269-308 ; Pierre CAMU, *Problèmes des transports dans la région du Bas-Saint-Laurent*, Québec, 1960, 121p. ; on verra aussi, sur la participation des chercheurs de Laval aux travaux antérieurs au B.A.E.Q., patronnés par le Conseil d'orientation économique du Bas-Saint-Laurent : Yves DUBÉ, « L'enquête économique sur la région du Bas-Saint-Laurent », *Recherches sociographiques*, I, 2, 1960 : 220-223.

13. Fernand DUMONT et Yves MARTIN, *L'analyse des structures sociales régionales. Étude sociologique de la région de Saint-Jérôme*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1963, 268p. Des mêmes, voir aussi : « Aménagement du territoire et sociologie », *Cahiers de géographie de Québec*, V, 10, 1961 : 258-265.

14. Montréal, H.M.H., 1971, 397p.

nationales du Québec.¹⁵ Les ressources regroupées au sein de ces institutions allaient donner aux milieux régionaux des matériaux factuels et des outils conceptuels sur quoi mieux fonder leurs représentations et — pourquoi pas : n'est-ce pas l'une des fonctions sociales ultimes de l'histoire et des sciences humaines ? — la légitimation de leur projet collectif.

À Sherbrooke et à Chicoutimi, à Trois-Rivières, à Rimouski, en Abitibi/Témiscamingue, des professeurs de cégeps¹⁶ et d'universités, aidés et parfois même inspirés par des étudiants issus des milieux eux-mêmes et farouchement attachés à leur avenir, ont amorcé le renouvellement des études régionales au Québec et, par là, la restructuration de la vision même de l'espace québécois.

Dans chacune des régions qui participent à cet effort, il y a beaucoup d'analogies dans les modes de structuration de la recherche, même si, dans chaque cas, les résultats peuvent être assez différents en termes de production et d'interprétation. Quant aux processus, partout on a créé des équipes,¹⁷ plus ou moins formellement structurées, le plus souvent multidisciplinaires et ouvertes à des collaborations extérieures. Partout, l'effort premier a été mis sur la cueillette de données, la constitution plus ou moins systématique d'une banque d'informations. Le projet le plus spectaculaire, en cette matière, est certainement celui de Gérard Bouchard à Chicoutimi, puisqu'il repose sur des données nominatives traitées par informatique.¹⁸ Ailleurs, sur des bases plus modestes, la préoccupation est la même de bien asseoir la recherche sur le maximum d'informations, une information dont l'exactitude est vérifiée et rendue facilement utilisable. Bien souvent, cette information fait l'objet de publications : inventaire de fonds d'archives, index de journaux, statistiques de population ou de production agricole et industrielle, recueil de documents. Comme celles-ci

15. Il y a actuellement neuf centres d'archives nationales du Québec : Rimouski, Chicoutimi, Sainte-Foy, Trois-Rivières, Sherbrooke, Montréal, Hull, Noranda, Sept-Îles. Il y a aussi des centres d'archives régionales dans quelques universités : Chicoutimi (en collaboration avec la Société historique), Rimouski, Trois-Rivières...

16. Une enquête sommaire réalisée pour les fins de la présente communication a révélé que c'est dans l'Est du Québec où l'on trouve une implication plus manifeste des collègues dans l'étude des milieux régionaux. Sur 34 questionnaires expédiés, 16 ont été retournés, dont 10 de l'Est du Québec. Sur les 16, 9 paraissent avoir des activités significatives, dont 6 dans l'Est : Lévis-Lauzon, Rivière-du-Loup, Rimouski, Matane, Hauterive, Sept-Îles, les trois autres étant : Hull, Abitibi/Témiscamingue et Jonquières.

17. Groupe de recherche en histoire des Cantons-de-l'Est, Projet d'histoire sociale de la population du Saguenay, Groupe de recherche sur la Mauricie, Groupe de recherche interdisciplinaire en développement de l'Est du Québec (GRIDEQ).

18. Le projet a été décrit dans plusieurs articles. Voir, notamment : Gérard BOUCHARD et Yolande LAVOIE, « Le projet d'histoire sociale de la population du Saguenay : l'appareil méthodologique », *R.H.A.F.*, XXXII, 1, 1978 : 41-56. Il vient de faire l'objet d'une importante publication : Christian POUYEZ *et al.*, *Les Saguenayens. Introduction à l'histoire des populations du Saguenay, XVI^e-XX^e siècles*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1983, 386p.

sont répertoriées dans la *R.H.A.F.* et HISCABEQ, nous nous limiterons à donner quelques exemples : à Rimouski, les Index des journaux rimouskois (plusieurs journaux inventoriés) et quelques-uns des Cahiers du GRIDEQ ; à Trois-Rivières, les publications du Groupe de recherche sur la Mauricie, dont cinq cahiers sont parus sur la chronologie, l'agriculture, les populations municipales et paroissiales, l'exploitation forestière et la cartographie.¹⁹

Dans la même lignée que les groupes de recherche voués à la connaissance de l'histoire et des sociétés régionales, il faut mentionner les grands projets d'histoire régionale patronnés par l'I.Q.R.C. Le programme est né en suite de l'expérience difficile, mais au dénouement extrêmement heureux, de *l'Histoire de la Gaspésie*.²⁰ Il consiste à structurer, avec la collaboration des milieux scientifiques et culturels locaux, l'élaboration d'un programme de recherche devant conduire à la publication d'une monographie. L'influence de Fernand Harvey, qui avait joué à Rimouski, dans la mise en place des études régionales, un rôle décisif, a également été déterminante dans l'implantation de ce programme.²¹ Trois projets sont actuellement en chantier : l'Estrie, les Basses-Laurentides et le Bas-Saint-Laurent. Nul doute que ces travaux, qui reposent tous sur des recherches originales et inédites, renouvelleront, et compléteront, notre connaissance de ces régions et des autres qui seront abordées dans le futur.

c) *La production*

L'ensemble de ressources et d'activités, de préoccupations et de recherche, à l'extérieur et au sein même des régions, n'a pas manqué de créer un effet d'entraînement extrêmement positif pour le développement de la recherche, et de favoriser la publication d'une somme assez considérable de travaux. Si les uns sont davantage issus de francs-tireurs, les autres participent à des courants d'interprétation nettement identifiés. Même s'il n'est pas toujours facile de départager les uns des autres, et qu'il n'est pas dans l'intention de ce texte de présenter un relevé systématique et exhaustif de la production, il paraîtra utile d'identifier quelques protagonistes parmi les uns et les autres.

Dans la catégorie des francs-tireurs, mentionnons, pour l'Abitibi/Témiscamingue, les travaux de Benoît-Beaudry Gourd, Maurice Asselin, Normand Lafleur et Normand Hardy,²² pour la Mauricie, l'article de Pierre Lanthier sur

19. Voir la recension de Benoît BEAUCAGE dans : *R.H.A.F.*, XXXVI, 4, 1983 : 589-591.

20. Jules BÉLANGER et al., *Histoire de la Gaspésie*, Montréal, Boréal Express, 1981, 797p. Voir la recension de Paul LAROCQUE dans : *R.H.A.F.*, XXXVI, 2, 1982 : 264-265.

21. Fernand HARVEY, « La question régionale au Québec », *Revue d'études canadiennes*, XV, 2, 1980 : 74-87.

22. Benoît-Beaudry GOURD, « La colonisation des Clay Belts du Nord-Ouest québécois et Nord-Est ontarien », *R.H.A.F.*, XXVII, 2, 1973 : 235-256; Maurice ASSELIN et al., *Abitibi-Témiscamingue, quatre études sur le Nord-Ouest québécois*, Rouyn-Noranda, Presses du Cégep,

la stratégie industrielle et le développement régional ;²³ pour le Saguenay/Lac-Saint-Jean, la thèse de Michel Verdon ;²⁴ pour la Gaspésie, l'article de Maryse Grandbois,²⁵ outre, bien entendu, l'importante monographie sur l'*Histoire de la Gaspésie* déjà citée ; pour le Bas-Saint-Laurent, les travaux de Clermont Dugas, qui s'est dissocié du GRIDEQ depuis plusieurs années ;²⁶ la thèse de Gilles Parent sur la colonisation des Cantons-de-l'Est.²⁷

La plupart des travaux qui viennent d'être mentionnés véhiculent, certes, des hypothèses, des problématiques, des interprétations. Mais il en est d'autres qui s'en détachent, dans la mesure où ils ont réussi, soit à créer un débat, soit à l'alimenter avec plus ou moins de vigueur. Ils y parviennent par leur envergure et par le fait qu'ils appartiennent à des entreprises collectives qui en accroissent l'amplitude, la profondeur et la portée. Paraissent faire partie de cette catégorie : les travaux de Normand Séguin, axés sur la théorie du développement du sous-développement ; ceux du GRIDEQ, qui s'intéressent aux facteurs et aux manifestations du sous-développement ; ceux de Gérard Bouchard et de son équipe, qui proposent une vision sociale et historique intégrée et particularisée de la société régionale du Saguenay ; ceux de Christian Morissonneau, qui a mis de l'avant un modèle général axé sur l'idéologie et la culture, problématique que l'on retrouve chez d'autres, dont le sociologue Gabriel Dussault. Il faut mentionner aussi l'émergence récente d'une contribution significative des géographes à ces débats, notamment par la publication d'un important numéro des *Cahiers de géographie de Québec* intitulé *Rangs et villages du Québec : perspectives géo-historiques* et animé par Serge Courville.

1974, 136p. ; B.-B. GOURD et M. ASSELIN, « La colonisation et le peuplement du Témiscamingue et de l'Abitibi, 1880-1950 », dans : *L'Abitibi et le Témiscamingue hier et aujourd'hui*, Rouyn, Collège du Nord-Ouest, 1975 : 1-51 ; B.-B. GOURD, « Aperçu critique des principaux ouvrages pouvant servir à l'histoire du développement minier de l'Abitibi-Témiscamingue (1910-1950) », *R.H.A.F.*, XXX, 1, 1976 : 99-107 ; Normand LAFLEUR, *La vie quotidienne des premiers colons en Abitibi-Témiscamingue*, Montréal, Leméac, 1976, 197p. ; Normand PAQUIN, *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Rouyn, Collège du Nord-Ouest, 1979, 206p. Voir aussi : Simon TREMBLAY, « La colonisation agricole et le développement du capitalisme en Abitibi de 1912 à 1950 », *Anthropologie et sociétés*, VI, 1, 1982 : 229-250.

23. Pierre LANTHIER, « Stratégie industrielle et développement régional : le cas de la Mauricie au XIX^e siècle », *R.H.A.F.*, XXXVII, 1, 1983 : 3-19.

24. Michel VERDON, *Anthropologie de la colonisation au Québec. Le dilemme d'un village du Lac-Saint-Jean*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973, 283p.

25. Maryse GRANDBOIS, « Le développement des disparités régionales en Gaspésie, 1760-1960 », *R.H.A.F.*, XXXVI, 4, 1983 : 483-506.

26. Clermont DUGAS, « Le développement régional de l'Est du Québec de 1963 à 1972 », *Cahiers de géographie de Québec*, XVII, 41, 1973 : 283-316 ; *L'Est du Québec à l'heure du développement régional*, Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 1974, 319p. ; *Un pays de distance et de dispersion*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1983, 221p.

27. Gilles PARENT, *Deux efforts de colonisation française dans les Cantons-de-l'Est, 1848 et 1851*, Sherbrooke, Groupe de recherche en histoire régionale, Université de Sherbrooke, 1980, iv+168p.

II. QUESTIONS D'INTERPRÉTATION

Il faudrait beaucoup plus que quelques pages pour rendre justice, avec la profondeur et les nuances qui s'imposeraient, aux analyses et aux problématiques proposées par les historiens, sociologues et géographes qui façonnent le paysage interprétatif du phénomène régional au Québec. Les éléments qui suivent doivent être considérés uniquement comme des points de repère dans un champ qui demeure touffu et en constante évolution.

Les historiens du Saguenay ont sans doute le mérite d'avoir amorcé et alimenté les grands débats historiographiques sur les régions. Normand Séguin est un de ceux-là. Il a fait sa marque en articulant ses recherches en fonction de la problématique du développement du sous-développement, popularisée par Samir Amin et André Gunder Frank à propos du Tiers-Monde. Cette problématique, au Québec, avait d'abord fait l'objet d'une brillante démonstration par Alfred Dubuc, lui-même originaire du Saguenay, dans *Le Devoir* et lors d'une présentation au Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française en 1976;²⁸ en outre, elle est également au cœur de la thèse, dirigée par Marcel Rioux, de Michel Verdon sur l'anthropologie de la colonisation à partir de l'exemple d'un village du Lac-Saint-Jean. Mais c'est bien Séguin, par sa présence active dans la vie scientifique et par l'ampleur et l'importance des recherches empiriques qu'il a conduites pour appuyer sa thèse, qui a imposé cette problématique à l'attention.²⁹ Pour son travail doctoral, publié sous le titre *La conquête du sol au XIX^e siècle*, Séguin a analysé systématiquement la documentation disponible : terriers, registres d'état civil, archives civiles et religieuses, greffes, recensements, etc. Ce qui lui a permis de reconstituer avec minutie les mécanismes d'appropriation et de transfert des terres, ainsi que les structures sociales et la vie de relation entre les groupes, à l'intérieur de la paroisse et par rapport aux groupes externes. Mais c'est surtout la thèse sur la nature du système agro-forestier qui a retenu l'attention. On sait que, selon cette thèse, la colonisation aurait été le fait des grandes compagnies forestières, alliées à la petite-bourgeoisie clérico-professionnelle, chacune y trouvant son compte : les unes, par l'existence, à proximité des lieux d'exploitation, d'une réserve de main-d'œuvre abondante et à bon marché, les autres, par la perpétuation d'une société qui protège leur champ d'activités, leur aisance et

28. *Le Devoir*, 3 mars 1973.

29. Voir, notamment : N. SÉGUIN *et al.*, « La propriété foncière au Saguenay, 1840-1975 : orientations de la recherche », *Protée*, IV, 1, 1975 : 67-86 ; N. SÉGUIN, « L'économie agro-forestière : genèse du développement au Saguenay au XIX^e siècle », *R.H.A.F.*, XXIX, 4, 1976 : 559-565 ; *La conquête du sol au XIX^e siècle*, Trois-Rivières, Boréal Express, 1977, 295p. ; N. SÉGUIN *et al.*, *Agriculture et colonisation au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1980, 220p. ; « L'agriculture de la Mauricie et du Québec, 1850-1950 », *R.H.A.F.*, XXXV, 4, 1982 : 537-562 ; René HARDY et Normand SÉGUIN, *Forêt et société en Mauricie*, Montréal, Boréal Express, 1984, 222p.

leur pouvoir. La domination de la logique capitaliste sur le processus de la colonisation aurait nui à l'agriculture elle-même, puisque l'intérêt des compagnies n'était pas agricole et qu'elles avaient même l'intérêt contraire, dans la mesure où il ne fallait pas que l'agriculture devienne une activité concurrentielle. Ultimement, cette domination, centrée sur l'exploitation des ressources naturelles, aurait entravé le développement intégré et intégral de la région.

Cette thèse a suscité un vif débat. Fernand Ouellet, par exemple, reproche à Séguin d'avoir mené des recherches extrêmement intéressantes mais qui ne supportent pas la thèse proposée.³⁰ Ce qui n'est pas évident³¹ car, s'il est exact que Séguin s'intéresse davantage à la paroisse d'Hébertville qu'au processus d'exploitation forestière lui-même, il reste que les structures qu'il décrit s'expliquent, selon lui, par l'influence de ce système agro-forestier dont l'existence est en quelque sorte postulée. Mais la principale opposition vient de ceux qui estiment que la colonisation et la mise en place des régions ne peuvent s'expliquer par l'existence d'un système agro-forestier dominé par les compagnies forestières. Soit que le problème soit mal posé : ce serait à l'ensemble de la dynamique sociale, démographique, économique et culturelle qu'il faudrait référer pour comprendre le phénomène, l'exploitation forestière constituant un élément de la dynamique d'ensemble. Dans cette perspective, il y aurait complémentarité, plutôt qu'opposition, entre l'agriculture et la forêt, l'une et l'autre se relayant, au gré des saisons, des stades de développement, de la conjoncture, des aires géographiques plus ou moins propices à l'une ou à l'autre, pour rendre économiquement possible la colonisation.³² Soit que l'accent sur le système économique soit trop fort et des aspects autres, notamment idéologiques, négligés ou sous-estimés. Dans cette perspective, la colonisation ne serait pas le seul fait de l'exploitation forestière relayée par les intérêts des classes dominantes dans la société québécoise, mais celui aussi d'un fort courant idéologique et culturel imprégnant de larges couches de la société.³³ Normand Séguin poursuit maintenant sa carrière à Trois-Rivières, et même si le vocabulaire s'est adouci, il paraît attacher une importance aussi grande à l'exploitation forestière comme facteur déterminant de la structuration des régions.³⁴

30. Fernand OUELLET, (SÉGUIN, *La conquête du sol au XIX^e siècle*, 1977), *Histoire sociale*, X, 20, 1977 : 439-447.

31. Jean-Jacques SIMARD, (SÉGUIN, *La conquête du sol au XIX^e siècle*, 1977; VERDON, *Anthropologie de la colonisation au Québec*, 1973), *Recherches sociographiques*, XIX, 1, 1978 : 135-140.

32. Voir le compte rendu de OUELLET déjà cité et, bien entendu, la critique approfondie de Gérard BOUCHARD, « Introduction à l'étude de la société saguenayenne aux XIX^e et XX^e siècles », *R.H.A.F.*, XXXI, 1, 1977 : 3-27.

33. Voir le compte rendu de J.I. LITTLE, (SÉGUIN, *Agriculture et colonisation au Québec*, 1980), *R.H.A.F.*, XXXVII, 2, 1983 : 358-360.

34. René HARDY et Normand SÉGUIN, *Forêt et société en Mauricie*, op. cit.

Au Sud du Saint-Laurent, dans une autre des grandes régions périphériques du Québec, un groupe d'universitaires rattachés au GRIDEQ de l'Université du Québec à Rimouski œuvre à une meilleure compréhension des processus et des phénomènes de développement, de sous-développement et de marginalisation sociale, économique, culturelle et politique. Relativement éclectique dans ses méthodes et ses approches, la vie scientifique du groupe s'organise en fonction de chantiers et de projets portant, les uns sur des tentatives d'explication plus globales, les autres sur des manifestations, des particularités du développement, du sous-développement et de la marginalité.³⁵ Les résultats de ces recherches sont diffusés dans la collection des Cahiers du GRIDEQ, notamment le recueil récent sur les travaux en cours,³⁶ et à l'occasion de colloques.³⁷

Plusieurs des travaux menés par les membres de ce groupe sont assez spécialisés;³⁸ un des projets consiste en une synthèse d'histoire régionale intégrée au programme d'Histoire régionale de l'Institut québécois de recherche sur la culture. Au plan des problématiques et des interprétations, deux démarches distinctes, mais qui se recoupent à certains égards, retiennent l'attention. Celle d'une part de Bruno Jean, dont l'importante thèse de doctorat, *L'agriculture périphérique dans l'Est du Québec*, vient d'être publiée.³⁹ Par rapport à la mise en place de la région, Jean, dans un texte récent, identifie trois types de peuplement : 1. l'expansion du territoire agricole québécois sur les basses terres du littoral, de La Pocatière à Matane ; 2. la colonisation agromaritime sur le pourtour de la Gaspésie ; et 3. la colonisation agro-forestière de l'arrière-pays, ce dernier correspondant, selon lui, au système agro-forestier analysé par Séguin. Jean montre bien comment la société rurale de l'Est du Québec, qui s'est développée à rebours du mouvement d'urbanisation qui caractérise l'ensemble du Québec depuis le début du siècle, a dû s'intégrer à l'économie marchande à partir des années 1940, et comment cette intégration a marginalisé les zones les moins propices aux exigences de ce type d'agriculture,

35. Voir le répertoire publié sous la direction de Danielle LAFONTAINE, *La recherche en développement régional à l'Université du Québec*, Rimouski, UQAR/GRIDEQ, 1984, 435p.

36. Bruno JEAN et Danielle LAFONTAINE (dir.), *Région, régionalisme et développement régional, le cas de l'Est du Québec*, Rimouski, UQAR/GRIDEQ, 1984, viii + 358p.

37. *La problématique du développement en milieu rural. Actes du colloque tenu à l'UQAR les 24 et 25 octobre 1975*, Rimouski, UQAR/GRIDEQ, 1976, viii + 279p. ; Benoît LÉVESQUE (dir.), *Animation sociale, entreprises communautaires et coopératives*, Montréal, Saint-Martin, 1979, 380p., (actes d'un colloque tenu en 1978). Les documents mentionnés aux notes 35 et 36 ont été publiés à l'occasion d'un colloque tenu au printemps 1984.

38. Voir, par exemple : Hugues DIONNE, « Le mouvement populaire en milieu rural : un certain parcours » ; et Micheline BONNEAU, « Développement régional et développement coopératif : vers la renaissance d'une nouvelle culture politique », dans : *Région, régionalisme et développement régional*, op. cit. : 137-170 et 209-224.

39. Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1982, 494p. À paraître aux Presses de l'Université du Québec.

provoquant dans les populations touchées des mouvements de résistance et de nouvelles formes d'organisation socio-agricole.⁴⁰

L'autre projet est plus ambitieux, dans la mesure où il s'agit d'appliquer à l'Est du Québec les thèses du développement du sous-développement, les « progrès » du capitalisme enrayant en quelque sorte la possibilité d'un développement endogène, équilibré et correspondant aux intérêts des populations concernées. Si, de l'aveu même des responsables, les recherches sont encore embryonnaires, des hypothèses ont été formulées, les unes sur un mode théorique que d'aucuns trouveront par trop ésotérique,⁴¹ les autres, sous la plume de Paul Larocque, particulièrement lumineuses.⁴² Ces hypothèses sont axées sur l'importance économique et sociale des petits producteurs, coincés dans une position difficile et ambiguë dès lors que le capitalisme cherche à se les assujettir, leur résistance, malgré tout, étant sans doute à la source même du régionalisme.⁴³

Si les travaux de Séguin cherchent à expliquer le peuplement des régions, et leur destinée difficile, par le mécanisme du développement du sous-développement qu'entraîne l'exploitation forestière par les grandes compagnies, les travaux du GRIDEQ tentent d'élargir cette perspective en l'étendant à l'ensemble des rapports entre les petits producteurs — agricoles, forestiers, maritimes — et le capitalisme. Celui-ci n'apparaît pas nécessairement, sauf peut-être pour les zones les plus marquées par le système agro-forestier, comme le maître d'œuvre du peuplement, mais il devient le meneur de jeu du processus historique dès lors qu'il s'implante sur le territoire. L'histoire de la région serait de ce fait celle de l'exploitation d'une région-ressources par et au bénéfice du capitalisme et de la résistance des populations locales cherchant à sauvegarder le maximum de la substance d'une économie de petits producteurs.

40. Bruno JEAN, « La déprise agricole : notes sur le développement inégal d'une agriculture régionale », *Région, régionalisme et développement régional*, op. cit. : 55-76 ; voir aussi, du même : « Développement endogène en région périphérique. L'exemple de l'Est du Québec », *Archives de sciences sociales de la coopération et du développement*, 49, 1979 : 49-64.

41. Serge CÔTÉ et Benoît LÉVESQUE, *L'envers de la médaille : le sous-développement régional*, Société canadienne de sciences politiques, ACFAS, Québec, 19 mai 1980, 34p. ; Serge CÔTÉ, Benoît LÉVESQUE, Juan-Luis KLEIN et al., *Industrie manufacturière et développement inégal des régions du Québec. Résultats préliminaires et problématique d'une recherche*, Rimouski, UQAR/GRIDEQ, 1982, 127p. ; Benoît BEAUCAGE, Serge CÔTÉ, Paul LAROCQUE et al., *Les structures productives d'une région périphérique, l'Est du Québec (1896-1980)*, Rimouski, UQAR/GRIDEQ, 1984, xi + 713p. ; Serge CÔTÉ, « La pénétration du capitalisme dans l'Est du Québec », dans : *Région, régionalisme et développement régional*, op. cit. : 29-54.

42. Paul LAROCQUE, « Capitalisme et régionalisme en milieu rural : réflexions sur l'Est du Québec (1900-1950) », dans : *Région, régionalisme et développement régional*, op. cit. : 77-93 ; du même : *Pêche et coopération au Québec*, Montréal, Jour, 1978, xlviii + 379p.

43. Paul LAROCQUE, « Capitalisme et régionalisme... », op. cit., p.88.

À ces analyses et ces interprétations fondées sur la prévalence des systèmes, voire des structures économiques, s'opposent, en quelque sorte, des visions de l'histoire plus ouvertes à une interaction de phénomènes de divers ordres, ou encore, centrées sur l'idéologie et la culture. Les travaux menés par Gérard Bouchard à Chicoutimi visent précisément cette intention de prendre en compte tous les aspects de la réalité sociale et de dégager les éléments d'explication les plus appropriés, au fur et à mesure des problèmes soulevés par la recherche. Le projet, à son point d'origine, consiste à établir une vaste banque d'informations sur la population du Saguenay. Mais cette banque, évidemment, doit servir à comprendre l'évolution sociale des communautés en cause. À cet égard, les hypothèses de base de Bouchard font jusqu'ici largement appel à la démographie, ce qui paraît justifié puisque le phénomène essentiel de l'histoire du Saguenay/Lac-Saint-Jean, comme celui des autres régions excentriques du Québec, est son peuplement depuis le début du XIX^e siècle.

On trouve des aperçus plus ou moins élaborés des hypothèses de Gérard Bouchard dans plusieurs textes,⁴⁴ mais c'est dans un article intitulé « Introduction à l'étude de la société saguenayenne aux XIX^e et XX^e siècles » que l'on en trouve l'exposé le plus détaillé et le plus systématique.⁴⁵ Il est difficile de résumer à grands traits une argumentation serrée et une pensée si nuancée. Le point de départ est celui généralement admis : le Saguenay est une région périphérique où « l'économie s'est structurée principalement à partir d'activités d'extraction et de transformation primaire des ressources naturelles en vue de l'exportation » ; de cette économie, il résulte des « composantes bien connues comme l'anémie du secteur secondaire, l'absence de centres urbains importants,

44. Notamment : Gérard BOUCHARD et Normand SÉGUIN, « Pour une histoire de l'occupation du sol et de la propriété foncière au Saguenay », *Protée*, I, 3, 1971 : 33-39 ; Gérard BOUCHARD, « Histoire démographique et histoire quantitative. À propos d'un échantillon de paroisses rurales au Saguenay », *Protée*, III, 2, 1974 : 17-28 ; « L'histoire démographique et le problème des migrations : l'exemple de Laterrière », *Histoire sociale*, III, 15, 1975 : 21-33 ; avec André LA ROSE, « La réglementation du contenu des actes de baptême, mariage, sépulture, au Québec, des origines à nos jours », *R.H.A.F.*, XXX, 1976 : 67-84 ; avec André LA ROSE, « Sur l'enregistrement civil et religieux au Québec depuis le XVIII^e siècle. Présentation de textes et commentaires », dans : André CÔTÉ, *Sources de l'histoire du Saguenay/Lac-Saint-Jean*, I. *Inventaire des archives paroissiales*, Québec, Ministère des affaires culturelles, 1978, vi + 329p. : 12-31 ; avec Yolande LAVOIE, « Le projet d'histoire sociale de la population du Saguenay : l'appareil méthodologique », *R.H.A.F.*, XXXII, 1, 1978 : 41-56 ; Gérard BOUCHARD : « L'histoire de la population et l'étude de la mobilité sociale au Saguenay, XIX^e-XX^e siècles », *Recherches sociographiques*, XVII, 3, 1976 : 353-372 ; « Démographie et société rurale au Saguenay, 1851-1935 », *Recherches sociographiques*, XIX, 1, 1978 : 7-31 ; « Un essai d'anthropologie régionale : l'histoire sociale du Saguenay aux XIX^e et XX^e siècles », *Annales, E.S.C.*, XXXIV, 1979 : 106-125 ; « L'étude des structures familiales pré-industrielles : pour un renversement des perspectives », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, XXVIII, 1981 : 545-571.

45. Gérard BOUCHARD, « Introduction à l'étude de la société saguenayenne aux XIX^e et XX^e siècles », *R.H.A.F.*, XXXI, 1, 1977 : 3-27.

une faible densité de peuplement, une instabilité de la croissance et de l'emploi, chacun de ces traits renvoyant aux rapports fondamentaux de dépendance à l'endroit des marchés extérieurs ». ⁴⁶ Partant de là, toutefois, Bouchard prend ses distances avec une interprétation qui voudrait attribuer au capitalisme la paternité universelle de tous ces effets et qui négligerait ceux induits par les dynamismes régionaux.

En pratique, côté urbain, s'il y a bien industrialisation à partir du premier tiers du XX^e siècle, les villes saguenayennes ne parviennent pas à « décoller » et absorber ainsi le trop-plein démographique, ce qui s'expliquerait autant par des contraintes physiques (éloignement des marchés extra-régionaux et faiblesse des marchés locaux) que par l'emprise des grandes compagnies ou encore les carences de l'entrepreneuriat. Côté campagne, Bouchard relie le phénomène de la colonisation et sa répartition spatiale à la vitesse d'accroissement de la population et aux débordements qui s'ensuivent, au prix des terres et à leur accessibilité en fonction des communications routières, plus encore qu'aux activités d'abattage, sans nier toute influence, toutefois, à l'expansion des activités forestières. Pour Bouchard, sauf dans certaines zones très caractérisées par le système agro-forestier, l'agriculture s'affranchit et n'est pas handicapée par sa coexistence avec l'exploitation forestière. À cet égard, l'économie forestière aurait davantage enrayé le développement urbain que celui de l'agriculture, et les théories du développement du sous-développement s'appliqueraient plutôt à la société urbaine qu'à la société rurale. Ce serait en fait l'absence de marchés qui aurait constitué le principal obstacle au développement agricole et aurait forcé, pour ainsi dire, l'agriculteur à chercher aux chantiers le moyen d'atténuer sa pauvreté.

Ni l'agriculture, ni la ville ne peuvent dès lors absorber le trop-plein démographique, ce qui entraîne un exode perpétuel, de village en village, ou à la ville, mais alors c'est forcément à l'extérieur de la région. Cette très grande mobilité démographique, toutefois, s'accompagne d'un immobilisme social aussi remarquable. À ce sujet, Bouchard ne voit pas les élites locales comme des alliés actifs du grand capital. L'introduction des activités contrôlées à distance par le capitalisme ne crée pas de nouvelle classe en région, elle consolide plutôt l'emprise de la bourgeoisie traditionnelle. Celle-ci n'est pas complètement absorbée, dominée, par le système contrôlé de l'extérieur. Elle a son influence, son existence propre. Si le système économique capitaliste a eu une influence, ce serait plutôt d'avoir renforcé son pouvoir, son contrôle sur la société et, en définitive, d'avoir ainsi favorisé le maintien de la société et de la culture traditionnelles. Ce faisant, le capitalisme se mettait à l'abri de toute contestation interne, dans la mesure où il opérait au sein d'une société qui lui était étrangère, qui obéissait à d'autres préoccupations, à d'autres valeurs, qui fonctionnait

46. *Id.*, p. 4.

selon d'autres schèmes. La société régionale évoluait ainsi en marge, à l'abri, elle aussi, pour ainsi dire, du système économique continental, jusqu'à ce que, faute d'assises matérielles, elle s'écroule comme un château de cartes à la première contestation, et que se pose dès lors toute la problématique du développement régional.

Les analyses de Bouchard sont plus ouvertes à d'autres paramètres que ceux du système économique. Le débordement démographique, par exemple, est essentiel, selon lui, comme facteur d'explication de l'expansion et de la mobilité du peuplement. De même, les assises du pouvoir des élites traditionnelles paraissent tout autant culturelles que matérielles. En outre, Bouchard ne voit pas la société régionale comme entièrement dominée de l'extérieur, ou simplement en réaction contre des forces exogènes. Il lui reconnaît des dynamismes propres qui cohabitent en quelque sorte avec ceux qui découlent de l'exploitation des ressources par et au bénéfice d'intérêts extérieurs à la région. Seulement, cette histoire proprement régionale n'est guère reluisante. Elle paraît être le fruit de déterminismes et de contraintes objectives — géographiques, démographiques, économiques — encore plus implacables que ceux qu'aurait imposés le système capitaliste lui-même. Et même dans l'ordre socio-culturel, où le comportement des classes sociales est pris en compte, Bouchard ne paraît voir que des ruraux doublement piégés par une agriculture médiocre et des villes stagnantes, que des élites mesquines et réactionnaires. Une histoire triste, somme toute, qui, pour n'être pas exclusivement tributaire de l'extérieur ou de l'économie, n'en est pas moins aliénée à une nature hostile et à des forces sociales obscurantistes.

Il en est tout autrement chez d'autres auteurs, qui, renversant la perspective, s'attachent à voir dans le phénomène de la colonisation l'incarnation d'un mythe et la réalisation d'un rêve, ou tout au moins d'un grand projet historique qui s'enracinerait d'ailleurs dans toute la continuité de l'histoire des Canadiens français. Partant du phénomène de la mobilité et de l'expansion, qui, depuis la Nouvelle-France, caractérise les rapports des Canadiens français avec l'espace, Christian Morissonneau analyse les particularités du mythe du Nord québécois, qui, au XIX^e siècle, légitime et oriente tout à la fois le phénomène de la colonisation.⁴⁷ Les thèmes de la « terre promise », de la « mission providentielle », de la « régénération », nourrissent le mythe qui se présente également sous des formes plus opérationnelles et concrètes chez certains grands colonisateurs. Cet aspect, déjà présent dans la conclusion de *La terre promise*, est étudié plus en détail dans un article consacré aux idées de l'abbé Provost sur l'ouverture de la Mattawinie.⁴⁸ On peut discerner dans la pensée de cet

47. Christian MORISSONNEAU, *La terre promise : le mythe du Nord québécois*, Montréal, H.M.H., 1978, 212p.

48. Christian MORISSONNEAU, « La colonisation équivoque », *Recherches sociographiques*, XIX, 1, 1978 : 33-53.

animateur du mouvement de colonisation trois préoccupations qui sous-tendent le projet : une stratégie géo-politique, un projet religieux, un développement économique par étapes. Il s'agirait donc d'assurer aux Canadiens français la mainmise sur un territoire qu'ils contrôlèrent, où pourrait s'épanouir leur culture, notamment religieuse, avec les assises sociales que cela implique, mais sans tourner le dos à l'économie moderne ; en s'y engageant, au contraire, au fur et à mesure qu'on pourrait se l'approprier sans s'y aliéner.

Si l'analyse idéologique est bien faite, le plus difficile avec ces travaux est le passage de l'idée au fait.⁴⁹ Quel est l'enracinement social de ce discours et à quel point induit-il le phénomène qui lui sert d'objet ? Autrement dit, dans quelle mesure le phénomène de la colonisation est-il le produit, le résultat du projet formulé par les classes dirigeantes ? C'est pourquoi l'analyse idéologique doit se doubler d'une analyse sociologique, qui n'est pas absente des préoccupations de Morissonneau mais qui inspire davantage les travaux de Gabriel Dussault.⁵⁰ Celui-ci montre bien l'articulation des thèmes idéologiques et des pratiques de colonisation, notamment par rapport aux antagonismes que suscite la cohabitation forcée de la colonisation inspirée par l'idée de conquête et d'appropriation — d'expansion, en somme, de la société canadienne-française — et de l'exploitation des ressources naturelles par les grandes compagnies.⁵¹

Cette histoire, vécue par les protagonistes du mouvement de colonisation et que ressuscitent, en l'analysant, des auteurs tels Morissonneau et Dussault, n'est pas sans équivoque, sans contradiction, sans misère non plus. Elle s'est bien souvent illusionnée sur sa véritable signification, dans la mesure où elle glorifiait une inévitable fuite en avant, et s'est enfermée parfois dans des culs-de-sac pénibles à vivre pour ceux qui en furent les victimes, quand il lui est arrivé de s'acharner contre le bon sens et la géographie. Mais elle a le mérite d'avoir été assumée par ses acteurs mêmes, d'avoir inspiré, soutenu et guidé l'action des colonisateurs. Une telle vision de l'histoire, bien incomplète encore dans l'examen des manifestations et des mécanismes qui entrent en jeu dans la

49. Voir le compte rendu de Henrique URBANO, (MORISSONNEAU, *La terre promise*, 1978), *Recherches sociographiques*, XX, 1, 1979 : 130-131.

50. Gabriel DUSSAULT, « L'utopie colonisatrice contre l'ordre économique », *Recherches sociographiques*, XIX, 1, 1978 : 55-78 ; également, « Un réseau utopique franco-québécois et son projet de reconquête du Canada (1860-1891) », dans : *Relations France-Canada au XIX^e siècle*, Paris, Cahier du Centre culturel canadien, 3, 1974, 109p. : 59-68 ; et surtout la thèse de Dussault publiée sous le titre *Le Curé Labelle : messianisme, utopie et colonisation au Québec, 1850-1900*, Montréal, H.M.H., 1983, 392p.

51. Les rapports entre l'agriculture et la forêt, sous-jacents à tout ce débat, ont fait l'objet d'une note de recherche de Guy GAUDREAU, « Le rapport agriculture-forêt au Québec : note historiographique », *R.H.A.F.*, XXXIII, 1, 1979 : 67-78 ; pour une critique de Dussault de la théorie du développement du sous-développement : Gabriel DUSSAULT, (LÉVESQUE et MIGNER, *Le Curé Labelle*, 1979), *Recherches sociographiques*, XXI, 1-2, 1980 : 198-201.

formation et le déroulement des phénomènes qu'elle étudie, redonne leur histoire à ceux qui ont peuplé et mis en valeur le territoire.

*
* *

Il vient de paraître depuis quelque temps des textes extrêmement pertinents qui renouvellent notre vision des rapports des Québécois avec leur espace. Les géographes, notamment ceux du Département de géographie de l'Université Laval, jouent un rôle de premier plan dans ce renouvellement.⁵² Si les uns paraissent poursuivre l'analyse dans la ligne du matérialisme historique,⁵³ d'autres se situent nettement au plan de la culture.⁵⁴ C'est le cas, notamment, de Serge Courville, qui s'intéresse aux rapports de la culture et de l'espace.⁵⁵ Ses travaux suggèrent avec beaucoup d'à-propos la continuité des modes de représentation et d'appropriation de l'espace depuis la Nouvelle-France jusqu'à la colonisation moderne des XIX^e et XX^e siècles.

Un chantier paraît grand ouvert pour les prochaines années : réinterpréter, à partir des modèles culturels vécus par les Canadiens français et après eux les Québécois, cette histoire du peuplement et de la mise en valeur du territoire. Peuplement, aux XVII^e et XVIII^e siècles, de la basse Vallée du Saint-Laurent, puis, plus tard, aux XIX^e et XX^e siècles, partant du cœur du pays, expansion aux quatre coins du territoire — phénomène dont les régions périphériques du Québec sont aujourd'hui héritières. Ne pas occulter, certes, l'influence des forces exogènes, des métropoles politiques et économiques qui opèrent sur le territoire à leur convenance, mais cesser, aussi, de médire de l'histoire en n'y voyant que le jeu trivial des contraintes externes. Car cette histoire fut aussi le fruit d'un modèle de société assumé et vécu comme tel par des individus, des familles, des collectivités locales, qui avaient bien le droit, après tout, d'être et de faire selon leurs vœux.

Guy MASSICOTTE

Université du Québec à Rimouski.

52. *Rangs et villages du Québec : perspectives géo-historiques, Cahiers de géographie de Québec*, XXVIII, 73-74, 1984, 332p.

53. Paul VILLENEUVE, « Classes sociales, régions et accumulation du capital », *Cahiers de géographie de Québec*, XXII, 56, 1978 : 159-172.

54. Les deux niveaux ne sont pas nécessairement incompatibles. Voir : Michel VERDON, *op. cit.*, qui a bien montré, à notre avis, comment la culture canadienne-française s'articule à l'exploitation des ressources naturelles par le système capitaliste.

55. Serge COURVILLE, « Espace, territoire et culture en Nouvelle-France : une vision géographique », *R.H.A.F.*, XXXVII, 3, 1983 : 417-429 ; voir aussi l'ouvrage récent de Luc BUREAU, *Entre l'éden et l'utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 235p.